



**ANNE
MARIE
GARAT**

**LA
NUIT
ATLANTIQUE**
ROMAN

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BLAYE, Flammarion, 1984.
VOIE NON CLASSÉE, Flammarion, 1985.
L'INSOMNIAQUE, Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.
LE MONARQUE ÉGARÉ, Flammarion, 1989 ; Points n° 205.
CHAMBRE NOIRE, Flammarion, 1990 ; Babel n° 887.
ADEN, Seuil, 1992 ; Points n° 1606.
MERLE, Seuil, 1996.
DANS LA PENTE DU TOIT, Seuil, 1998.
L'AMOUR DE LOIN, Actes Sud, 1998.
ISTVÁN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR, Seuil, 1999 ; Points n° 2436.
LES MAL FAMÉES, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.
NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.
PETITE FABRIQUE DE L'IMAGE (coauteur), Magnard, 2003.
LA ROTONDE, Actes Sud, 2004.
UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE", Actes Sud, 2004 ; Babel n° 929.
DANS LA MAIN DU DIABLE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 840.
ON NE PEUT PAS CONTINUER COMME ÇA, In-8, 2006.
L'ENFANT DES TÉNÉBRES, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1039.
LA DIAGONALE DU SQUARE, In-8, 2009.
HONGRIE, Actes Sud, 2009.
PENSE À DEMAIN, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1090.
PHOTOS DE FAMILLE : UN ROMAN DE L'ALBUM, Actes Sud, 2011.
PROGRAMME SENSIBLE, Actes Sud, 2013.
TRANQUILLE, In-8, 2013.
LA PREMIÈRE FOIS, Actes Sud, 2013.
LA SOURCE, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1479.
AMOURS DE LOIN (L'AMOUR DE LOIN – LA ROTONDE – HONGRIE), Babel n° 1334, 2015.
LE GRAND NORD-OUEST (prix Franz Hessel 2019), Actes Sud, 2018.

Illustration de couverture : © Shutterstock

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13119-7

ANNE-MARIE GARAT

La Nuit atlantique

roman

ACTES SUD

En fait, j'aime tout de la ville, ses vieilles pierres, ses foules anonymes et métissées, ses cinémas, ses cafés, ses pavés, son macadam et même ses pigeons miteux, ses jardins et ses ponts, j'aime prendre le bus, le métro, encore mieux aller à pied ou à vélo, tout me plaît en ville, sauf le débile mental arrimé au volant de sa tonne de ferraille qui monopolise l'espace public en suffoquant les populations avec son infect diesel à particules fines : l'automobilisme relève de l'éco-criminalité planétaire, un fléau pire que les dix plaies d'Égypte. Tu nous fais du *car bashing* de comptoir, me rabrouent gentiment mes cousins quand je remâche devant eux mes griefs de citadine : espèce de privilégiée, viens donc un peu voir chez nous si tu peux te passer de voiture. Et tu n'es pas opposée au diesel qu'on brûle pour venir te chercher à la gare – quand tu daignes nous rendre visite.

De fait, chez eux est pour lui la campagne du Perche, où il est vétérinaire, et pour sa sœur kiné à domicile une banlieue semi-rurale de Nantes, tous deux ont vu disparaître bureau de poste, commerces de proximité, la première grande surface est à dix kilomètres, le CHU le plus proche à trente : vu leur isolement, ils ne se déplacent qu'en voiture, deux chacun si je ne m'abuse. Et, en effet, je ne vais pas souvent les voir. Bien que je les aime. Que j'adore Bambi ma filleule, qu'ils me manquent, ou plutôt j'ai le remords de rester la plupart du temps loin d'eux qui sont ma seule famille, encore que l'idée même de famille me hérise, ses Noël, ses anniversaires, son album de photos et ses souvenirs, les miens sont trop dangereux pour que je les

cultive et, quand j'ai vraiment besoin d'une voiture, je prends le taxi. Ou alors j'en loue une.

Ce que je fis cet automne-là, n'ayant guère d'autre choix pour me rendre chez Mme Dhal une dernière fois, la dernière des dernières, me répétais-je en fonçant sur l'autoroute, et à voix haute pour mieux me l'entendre dire, me convaincre que j'étais bien résolue à mettre en vente cette propriété acquise sur un coup de tête à la même saison près de dix ans plus tôt et où je n'avais séjourné que de rares fois depuis. Où jamais mes cousins, eux non plus, n'ont daigné me rendre visite. À vrai dire, je ne les y ai pas invités. Bien que la côte atlantique soit un endroit charmant l'été. Mais, l'été, je préfère ne pas y aller, et quand je me décide à y faire un saut c'est au dernier moment, trop tard pour lancer une invitation. Du reste, n'ayant pas l'intention d'y attirer qui que ce soit, famille ou amis, je ne me suis pas souciée de travaux qui l'auraient rendue plus confortable – sauf remplacer le cumulus hors d'âge et bricoler une douche.

D'ailleurs si je continue à l'appeler *la maison de Mme Dhal*, c'est que l'acheter ne m'en a en rien rendue propriétaire. Je ne m'y sens que provisoire. À titre conditionnel. Un genre de via-ger – bien qu'elle soit morte à présent. Ou de gardiennage de brocante pour ce qui y subsiste de meubles ou d'objets ayant appartenu à cette vieille femme qui elle-même ne l'habitait plus de longtemps, ayant préféré vivre à l'école du village plus près des petits enfants qu'elle instruisait, école finalement fermée faute de gamins dans ce coin perdu, pas même pour une classe unique. Par protection envers la vieille institutrice, de toute façon sans projet pour utiliser l'école désaffectée, la commune lui en avait laissé occuper le logement de fonction bien au-delà de sa retraite, jusqu'à ce qu'elle finisse par se retirer dans un foyer pour personnes âgées ; il n'était que temps de me débar-rasser de sa maison des dunes, d'en finir avec le souci de l'en-tretien et des frais occasionnés.

D'autant que, pour en compenser un peu la charge, je l'avais mise en location les deux étés précédents dans une agence immobilière locale et que cela avait été un fiasco. L'idée de louer n'était pourtant pas absurde : les touristes raffolent du climat tonifiant

et des plages immenses de cette côte atlantique, ils affluent chaque été et jusqu'en arrière-saison. Or ce patelin éloigné des stations balnéaires huppées n'attire que les plus fauchés et ceux-là préfèrent le camp de bungalows sommaires aménagé dans la pinède, en contrebas du cordon de dunes. Si bien que les candidats ne s'étaient pas bousculés pour louer cette vieille villa mal équipée, certes implantée face à l'océan avec accès direct à la plage mais privée des services et commodités qu'offre un camping. Pour couronner le tout, l'agent était tombé sur de mauvais payeurs et, ayant négligé de prendre une assurance contre les impayés, j'en avais fait les frais. Rien ou presque rien n'a été vandalisé, jurait-il au téléphone, et nous prenons en charge les petites réparations. C'est très aimable à vous, le remerciai-je mais, dépenses et tracas s'accumulant, ce dernier épisode avait brusqué ma décision de me délester de cette maison. Ou plutôt j'avais enfin admis que, dès son achat, je savais m'être fourvoyée dans une opération irrationnelle qui n'aurait pour dénouement que celui-là, et combien de décisions impulsives prenons-nous qui contiennent par avance leur sanction, non qu'elles constituent une erreur de jugement, au contraire, elles réalisent à notre insu ce que nous désirons le plus, il me fallait sûrement en passer par là pour admettre que Mme Dhal n'était plus de ce monde, que le passé ne retourne pas au présent si grande soit notre envie de le conserver, de le revisiter et de le comprendre.

Durant que je fonçais sur l'autoroute en doublant les traînardes, le grondement du moteur avait décuplé ma hâte de mettre mon projet à exécution comme si la vitesse valait pour assentiment à mon impatience et que la chose était déjà expédiée dans mon rétroviseur à la même allure que la fuite arrière du bocage vendéen mais, une fois quitté le péage, soudain contrainte de rouler moins vite sur les routes secondaires, la décélération freina mon emballement. Ma franche détermination refroidit en tombant à soixante à l'heure tandis que la forêt de pins obstruait à présent ma vue de son sage élancement, on eût dit que la futaie de troncs roux opposait son barrage réprobateur à cette vente qui, le but approchant, ne parut plus si urgente. Chaque fois mon indécision chronique ne trouve à se résoudre que dans la

précipitation, prenons le temps d'y réfléchir – ah non, tu ne vas pas te dégonfler à présent, protestai-je. Toujours à voix haute car c'est une compagnie stimulante.

Partie de Paris au matin j'atteignis Blaye dans l'après-midi pour y traverser la Gironde par le bac, dernier passage du fleuve avant les ponts de Bordeaux – à l'écart des grandes voies, la presqu'île du Médoc n'est pas d'un accès facile. Le bac de Royan au Verdon, au nord de l'estuaire, est plus direct pour aller à Illian mais, au prétexte de cette *dernière fois*, je m'étais mis dans l'idée de faire un crochet par le château du Médoc où tout avait commencé dix ans plus tôt – déjà dix ans, me disais-je, mes petits trente ans d'alors me semblent pourtant d'hier matin. Certes ce détour rallongeait un peu mon trajet mais je m'étais juré de ne pas m'attarder, de jeter juste un coup d'œil sur ce qu'était devenue la propriété de Benedict Van Lewen après qu'il l'eut cédée à des investisseurs étrangers. Lui aussi, c'était sur un coup de tête qu'il s'était dépossédé de son bien, croyais-je me rappeler, et cela m'émut d'y penser. De repenser à la visite que je lui fis un hiver, dans sa grande demeure en briques rouges au bord d'un canal d'Amsterdam, alors que j'étais sur la trace d'un photographe tortionnaire de la guerre civile espagnole, sur lequel il devait m'éclairer et ne m'éclaira guère, me parlant plutôt de sa mère et de la pêche à la raie dans le bassin d'Arcachon – tu ne veux pas te souvenir, et pourtant tu y reviens. Dix ans plus tard, je revenais voir ce que les démolisseurs à pied d'œuvre quand je m'y étais présentée avaient fait de la noble façade, du double escalier néorenaissant et des clochetons néogothiques, orgueil des négociants bordelais ; ce qui avait résulté du chantier de rénovation après que le vieux comptable myope qui m'avait accueillie eut été chassé des lieux où, sa vie durant, il avait annoté dans ses petits carnets les faits, dates et menus événements quotidiens, tel celui de cette année-là qu'il avait prestement enfoui dans la poche de son veston après y avoir vérifié mon nom le jour de notre rendez-vous.

Les petits carnets de M. Chabert me revenaient en mémoire tandis que, ayant garé ma voiture dans la file d'attente du bac, je faisais quelques pas jusqu'au bout de l'embarcadère qui s'avance sur le fleuve. Abritée du vent contre son vieil édicule

de manoeuvre, je jetai un regard à travers les vitres sales sur l'intérieur vidé de son mobilier et des consoles du radiopilotage d'antan, bien inutiles à présent que le bac est connecté aux satellites pour éviter bancs de sable et trafic montant à l'océan ou s'acheminant vers l'avant-port industriel du bec d'Ambès. À cette heure, le soleil encore haut tamisait le ciel enfumé de brumes, plaquant un glacis mat sur la masse d'eau qu'aspire à l'océan la marée descendante, foncée d'ocre sous l'embarcadère, bavant une écume jaunasse, brassant sacs en plastique, squelettes de branches et divers déchets refoulés par le courant entre les piliers de ciment quand au loin, lisse palme géante, elle s'étalait entre les rives basses, entre les îles. J'avais pu voir deux ou trois fois combien la couleur de l'estuaire varie, tantôt d'un chocolat laiteux au couchant, léchant la vase huileuse des berges, tantôt bleutée si fluide et rapide, aussi robuste qu'un jeune torrent de montagne ; couleur de lune en ce jour, métallique et brutale dans sa poussée venteuse vers le large.

Il ne faisait pas froid, pourtant je frissonnai à la pensée des petits carnets de M. Chabert, emplies du regret de n'avoir su en tenir de pareils, de n'avoir comme lui relevé les menus faits de ma vie et leurs dates fugaces tels les botanistes piquent d'une épingle leur collecte aux pages des herbiers, et tout ce que je n'avais pas noté – mais à quel âge commence-t-on à tenir le compte des jours ? –, tout ce que j'avais oublié s'éparpillait au fil de l'eau en aval dans la brume, clignotant comme mille confettis d'argent dispersés au gré des remous, soudain le bac surgit d'entre les îles, escorté d'une colonie de mouettes pas le moins du monde effarouchées par l'antique corne annonçant l'accostage, aussi enrhumée que d'un vieux cargo.

Traverser la Gironde à Blaye est une aventure de peu. Selon la marée, le fleuve se franchit en dix ou vingt minutes, alors qu'en aval l'estuaire s'espace de dix kilomètres avant de s'étrécir en goulot de Royan au Verdon, mais l'invitation au voyage vaut celui des grands départs quand le bac quitte le port et que s'éloigne la rive, que diminue la petite éminence sommée des murs décrépits de la citadelle qu'y construisit Vauban pour verrouiller le fleuve, son chemin de ronde pointant de son échauguette le

nord des invasions anglaises tant redoutées par la puissance royale, aujourd'hui échelonnement minéral envahi de buissons et quasi confondu à la falaise calcaire qui surplombe les eaux. S'il ne s'était claquemuré maussade dans sa cabine, Baudelaire aura pu voir accoudé au bastingage du *Paquebot des Mers du Sud* défilé la vieille forteresse militaire alors qu'ayant embarqué à Bordeaux il longeait Bourg, puis Blaye et ses îles, en face Fort-Médoc et les coteaux de Saint-Estèphe, puis les remparts ruinés de Talmont et sa tour médiévale, son église romane entourée du cimetière marin fleuri de roses trémières, enfin le phare de Cordouan, anciennement tour du Prince Noir, qui depuis des siècles contrôle les dangereuses passes, avant de gagner la haute mer et que disparaissent de sa vue les côtes d'Europe pour son improbable croisière aux Indes, et son échouage à Maurice aux érotiques mirages, me racontais-je, accoudée moi-même au bastingage du bac, émue par cette promesse d'océan que charrient le fleuve et les nuages. Nous n'allions qu'à l'autre rive toute proche, à son ponton envasé perdu dans les roseaux mais, le temps de la traversée, j'ai pu ressentir l'arrachement du départ comme si, partie, je ne l'étais pas depuis le matin et que ne faisait que commencer mon voyage d'un bord à l'autre.

Dès que quittés les derniers villages qui jalonnent l'estuaire, en ce dimanche vides de passants, je m'engageai sur des départementales que je m'étais imaginé reconnaître sans mal, me fiant à mon souvenir que cela m'avait paru simple en venant de Bordeaux, or aborder cette fois la région par l'est me désorientait. Cela ne m'inquiétait pas outre mesure, assurée que j'étais de tomber à un moment ou un autre sur quelque particularité du paysage qui me redeviendrait familier, qu'un signal surgirait à tel carrefour et me donnerait la direction de l'endroit que je cherchais. Que je n'aurais pas à chercher, me maudissais-je, si, au lieu de me fier à ma boussole mentale, je n'avais refusé l'option d'un GPS au loueur, au prétexte que je savais très bien où j'allais – en réalité parce que ces automates péremptoirs m'agacent –, si je m'étais munie d'une carte détaillée, ou l'avais obtenue d'internet avec un minimum d'effort mais, à mon ordinaire, je m'étais décidée à partir au dernier moment et

avais foncé droit devant, avec la candide conviction qu'on ne se perd pas dans ses souvenirs, qu'un petit territoire comme celui-ci n'est quand même pas la forêt vierge pour s'y égarer ; c'était pourtant ce que je faisais. Je tournais en rond sur ces routins mal bitumés qui serpentent entre champs de vignes et boqueteaux d'acacias, de chênes ou de pinèdes claires, repiquant vers le nord-est dès que celles-ci devenaient plus denses pour rester dans la zone découverte de grande viticulture où se situait l'ancien château de Benedict Van Lewen, espérant qu'il se présenterait à moi par un heureux hasard au prochain virage, à la sortie du dernier hameau. Bien qu'excédée de minute en minute par mon expédition absurde, je m'obstinais à ne pas m'éloigner de ce que j'estimais à vue de nez être l'épicentre de mon pèlerinage improvisé ; on a vite fait de couvrir des kilomètres même à trente à l'heure, et le soir tombait.

Un plafond menaçant avait assombri l'espace mais à l'ouest s'annonçait une éclaircie d'azur vibrant comme il en passe le soir sous les nuages, sa lumière couchée rehaussait les verts et les jaunes contre l'ardoise du ciel, éclaboussait mon pare-brise d'une giclée radieuse, qui me parut un ironique éclairage de la situation. Sans doute avais-je un tantinet présumé de moi-même, ou au contraire avais-je très bien prémédité de ne pas réussir à trouver le domaine mystérieux, dont aucun bohémien ne m'indiquerait le chemin comme au grand Meaulnes, et j'étais sur le point de renoncer, de rejoindre quelque part la nationale pour filer à mon but vers la pointe de Grave quand, sortant d'un virage abrupt, par une échancrure de garenne boisée, s'ouvrit brusquement la vue d'une propriété en retrait de la route, qui m'arrêta net.

Un mur d'enceinte et une chaîne interdisaient l'accès à une petite cour d'honneur légèrement pentue, ratissée d'impeccables graviers blancs et ornée d'une douzaine d'oliviers – incongruité végétale dans cette région –, alignés en demi-cercle dans leur gros cube rustique, formant ainsi écrin à la bâtisse qui se dressait au fond, tous volets fermés. L'ancienne façade de pierre et de brique s'enchâssait entre deux tours en bois scandinave à hautes baies de verre fumé, celles-ci flanquées de part et d'autre de longs bastions en acier Corten à l'élégante patine de rouille, probablement les chais, abritant dans leur géométrie la plus

fonctionnelle les barriques, les énormes cuves d'inox et tout le matériel sophistiqué de la viticulture moderne ; au-delà commençaient les vignes de la propriété. Feuillage à peine jauni foisonnant jusqu'au bord du ciel, peignant de leurs rangs jardinés le paysage de graves. À cette saison, les vendanges sont finies, la vigne se repose ; les gens aussi, visiblement. Personne n'habite ici pour me renseigner, constatai-je, aucun véhicule ou matériel viticole parqué, pas un chien, un chat, un pigeon, l'air d'un temple vidé de ses fidèles ou de forteresse sans soldats, si comique dans sa hautaine solitude dominicale que je restai perplexe à la contempler derrière mon pare-brise, remuée d'une réminiscence trop vague pour s'opposer au spectacle, pourtant assez insistante pour que je stoppe le moteur et descende de voiture.

Adossée à la portière, j'allumai une cigarette, cherchant en quoi ce *château*, comme la moindre demeure attachée à une propriété classée de la région en porte pompeusement le nom, en quoi cette bâtisse composite pouvait me rappeler celle où j'avais débarqué dix ans plus tôt. Sa cour alors encombrée d'engins de chantier, de bâches et échafaudages, ne m'avait guère laissé loisir d'en saisir la disposition mais, en faisant abstraction de ses oliviers loufoques, celle-ci pouvait assez y ressembler, son arrondi, sa courte profondeur pentue, et surtout les restes de l'ancien bâti, dont je tentais de dissocier l'ajout moderniste pour lui restaurer son aspect originel de demeure bourgeoise d'un autre siècle. On rêve parfois d'accélérer en machine arrière le film qui nous permettrait de visualiser un site, un village ou les rues de nos villes tels qu'ils se présentaient à des décennies, des siècles de distance, d'abolir par l'imagerie en 3D les rénovations qui les ont modifiés, parfois défigurés, mais l'imagination comme les astuces de l'informatique sont de faibles recours pour obtenir cette vision. Seuls les dessins ou les gravures des promeneurs d'antan, cartes et plans d'architectes, d'urbanistes, en donnent parfois l'idée et, plus tardive, la photo documentaire, celle d'un Marville ou d'un Atget qui ont recensé dans leurs albums les mélancoliques pièces à conviction d'un monde disparu, désert de passants, parfois ému par le glissement furtif de leurs fantômes photographiques.

Cela me remit à l'esprit qu'en feuilletant récemment un ouvrage sur le vieux Paris, j'étais tombée sur une gravure représentant une

vue de mon quartier d'avant la construction de la gare d'Orléans sur les terrains de la Salpêtrière avoisinant les fossés Saint-Victor et le Jardin des plantes, en ce début du XIX^e siècle où la zone rurale des Vignes-Saint-Marcel devenait le faubourg équivoque et parfois coupe-gorge décrit par Hugo dans *Les Misérables*. Qu'évoquait la gravure avec un réalisme troublant et où, prenant ma loupe, j'identifiai sans l'ombre d'un doute la mesure Gorbeau dans laquelle il loge Jean Valjean en fuite avec la petite Cosette. L'une de ces bâtisses minutieusement délinéée à l'encre de Chine concordait trait pour trait avec le bouge tel qu'Hugo le campe dans son roman, présentant de biais à la voie publique son pignon avec son étroite façade d'un seul étage, sa porte borgne aux planches vermoulues et son unique fenêtre aux persiennes disloquées. Bordant le chemin vicinal, les courtils et les jardins, les ateliers enclos de murs moussus, gargotes et chaumières, l'allée de grands ormes étêtés courant vers la barrière des Gobelins, vers le chemin de Bicêtre par un crépuscule lugubre : je reconnaissais parfaitement tout cela balayé sous le grossissement de ma loupe comme si, rendue au passé par une brèche du temps, j'avais pu l'arpenter quelque récent soir d'hiver en remontant l'actuel boulevard de l'Hôpital vers la place d'Italie. En fait, je n'y étais si bien transportée que par l'empreinte durable que laissent certaines lectures, parce que cela existait en littérature plus définitivement qu'en réalité mais, de la gravure ou du roman, lequel préexistait ? Cet endroit était-il l'une des *choses vues* par le "promeneur solitaire" s'aventurant dans les pays perdus du Marché-aux-Chevaux, par le "rôdeur de barrières" qu'attirait tant l'espace paradoxal des frontières où mue une ville, ou bien Hugo s'était-il inspiré du détail de quelque gravure semblable à la mienne pour le si bien restituer. Quant au graveur, avait-il précédé l'écrivain en ces lieux pour y esquisser si précisément son paysage, ou son dessin illustre-t-il la description rencontrée dans le roman, comment les images transitent-elles entre elles et nous hantent de leur vision jusqu'à confondre leur origine d'images, et le souvenir que nous avons d'elles.

Ces réflexions me ramenant au présent, avais-je déjà réellement vu de mes yeux ce château des vignes, me demandais-je, tel

qu'il paraissait maintenant ressurgir du passé à travers la fumée de ma cigarette, ou bien y calquais-je un souvenir de lecture, de gravure ou de vieille carte postale ? Ne voulais-je à tout prix le reconnaître qu'afin de tromper ma déception d'avoir fait en vain ce détour que j'avais imaginé facile, d'avoir bêtement erré sur les petites routes quand je croyais aller droit à mon but et quelle ébauche, assez aboutie pour s'y substituer, assez vague pour faire l'affaire, traînait-elle dans ma mémoire pour si bien susciter mon sentiment de déjà-vu.

Afin de le savoir, il m'aurait fallu réintégrer le matin d'automne pluvieux où je garais ma voiture et traversais la cour vers le double escalier du perron, moins me soucier alors d'éviter la boue du chantier à mes chaussures que d'observer l'endroit, mais ce jour-là j'arrivais en visiteuse pressée, moyennement enthousiasmée par cette mission d'examiner un fonds photographique à la demande d'un collègue empêché – et, à vrai dire, intimidée d'avoir accepté le job quand je n'étais qu'une novice en expertise. Du coup, j'avais zappé la qualité du décor, omis d'inspecter la particularité de cet endroit avec la précision onirique d'une gravure, ou la netteté d'une photo, me disais-je, la définition optique d'une photo qu'aurait augmentée une présence plus intense à moi-même, j'avais négligé les détails et menus événements de la vie qu'on note dans un petit carnet, et dans l'instant rien ne nous paraît mémorable des signaux occultes dispensés par la réalité jusqu'à ce que, effaré, on cherche à revisiter ce temps dilapidé, ce temps confisqué par la mémoire oublieuse. Non, rien ne m'assurait que j'étais bien rendue à l'ancien domaine de Benedict Van Lewen.

J'allais reprendre le volant quand j'avisai, scellé un peu plus loin dans le mur d'enceinte, une sorte de blason en céramique où s'affichait en lettrage guindé le nom de la propriété, *Château de Sans-Souci*. Cet insoucieux nom-là, je me le serais rappelé. Il m'aurait amusée, ou assez intriguée pour que j'en demande l'origine à M. Chabert. Mais le chaos du chantier l'avait probablement soustrait à ma vue, à moins que le panneau n'eût été déjà dégagé avec le fatras du déblaiement et restauré que plus tard en ce cartouche avantageux dans la pierre du nouveau mur d'enceinte. Sans compter que les nouveaux propriétaires avaient

pu obtenir de rebaptiser le château des vignes à leur fantaisie, et puis que m'importait ce titre de propriété ignoré de moi jusque-là, qui ne faisait qu'ajouter à ma déconvenue.

Je quittai cet endroit, il s'éloignait déjà dans mon rétroviseur quand surgit la dansante silhouette de M. Chabert qui m'avait jadis raccompagnée jusqu'à ma voiture, dans mon rétroviseur d'alors je l'avais vu sautiller ainsi en apesanteur entre les flaques s'en retournant vers la double volée de l'escalier, en fin de compte le souvenir le plus saillant que je gardais du domaine perdu. Mais aussitôt s'y substitua avec plus de vigueur celui des combles au jour parcimonieux voilé de poussière, un espace relégué que les bruits du chantier n'atteignaient qu'assourdis, déjà vidé de son rebut d'un autre siècle et dont ne restaient que quelques épaves, parmi lesquelles les deux précieuses caisses de bois vernissé contenant les plaques photographiques que j'avais passé tout mon après-midi à examiner dans l'inconfort d'une bergère défoncée, tirant au hasard quelques-uns des fragiles échantillons de verre de leur étui de papier glacé. Et encore, cela m'assaillait avec la violence des souvenirs qu'on préfère croire oubliés, celui du bureau où m'attendait le vieux comptable pour recueillir mes conclusions quant à l'intérêt, à mes yeux discutable, de ce fonds anonyme égaré là. Son bureau, dont les volets filtraient l'aveuglant soleil du soir, était encombré d'un bric-à-brac de dossiers et de registres du domaine empilés sur les rayons jusqu'au plafond, d'où pendait une énorme suspension de cuivre à contrepoids comme on en voit dans les peintures flamandes, mon vis-à-vis lui-même gagné d'ombre, si frêle personnage de l'autre côté du bureau qu'il semblait un des fantômes d'Atget prêt à se dissiper dans l'image. Cette vision n'atteignait une certaine netteté que dans la zone circonscrite autour de M. Chabert, que j'avais explorée du regard durant qu'il m'écoutait d'un air déçu, ne cessant d'aller de ses vieilles mains jointes sur le bureau à un troublant tableautin suspendu derrière lui entre deux meubles à tiroirs, un petit paysage de bord de mer dont je n'avais pas repéré tout de suite la présence dans l'ombre du mur, et comme gagné par sa patine, duquel le sujet estival, apparemment anodin, d'une légèreté décorative qu'on trouve aux vieux calendriers,

annonçait de manière occulte un danger imminent, si effroyable qu'il en contaminait l'espace confiné de la pièce, celui du château défoncé par les marteaux-piqueurs et ses environs de vignes, celui tout entier de la forêt que j'avais ensuite traversée en quête d'un hôtel où passer la nuit ; de là peut-être vient-il que j'évite de venir en été chez Mme Dhal.

Que les plages atlantiques si plaisantes à d'aucuns me semblent toujours dilater à l'échelle de leur démesure le redoutable secret du petit tableau, ou celui-ci en configurer dans sa miniature la menace latente, de nouveau me pressait d'arriver à ma destination et de vendre au plus vite la maison des dunes. Ce que je ferai dès demain, décidai-je, en m'engageant sur la route nationale qui file au nord de la presqu'île. Demain matin, je fonce à l'agence immobilière et je signe le mandat de vente. Dix jours suffisent pour une transaction, peut-être cela prendrait-il moins de temps encore et repartirais-je avant ce délai, que j'avais estimé raisonnable en louant ma voiture, projetant de faire éventuellement quelques raids de tourisme dans le coin, dont je ne m'étais guère souciée lors de mes précédents séjours, chaque fois écourtés par l'envie de rentrer chez moi au plus tôt, comme si je ne venais dans cet endroit que pour recommencer à le quitter – sans doute la maison de Mme Dhal m'avait-elle quittée avant que je ne l'acquière. Ou bien dès alors je savais que ce que je pensais y trouver exigeait plus de temps que je n'étais prête à y consacrer et que, de toute façon, y rester ne résoudrait en rien ce qui m'y réclamait.

Mes amis s'étonnaient que je me sois entichée de cette propriété où je ne mettais presque jamais les pieds et dans une région où je n'avais de famille ni de connaissances, me suspectant d'avoir succombé au rêve idiot de la "petite maison dans la prairie" – dans le sable, en l'occurrence. Encore heureux, plaisantaient-ils, qu'elle n'ait pas valu cher et que tu ne te sois pas endettée par-dessus le marché. J'allais en finir avec ces contradictions et ces inutiles tracasseries concernant un bien qui ne me faisait pas de bien, parce que depuis près de dix ans je feignais d'ignorer que ce qui émanait du tableautin entrevu dans le bureau de M. Chabert concernait le paysage qui environnait cette maison, les cordons de dunes et les vagues rageuses des marées, les

incessants rouleaux écumeux brassant le sable de la plage, et tout de l'océan Atlantique dans sa vastitude émeraude sous ses ciels d'extravagants et terribles nuages.

Roulant un dimanche soir, après avoir croisé deux stations-services fermées et suivi à la brune des routins sinueux sans autre repère que d'illisibles bornes kilométriques ou les panneaux d'invisibles lieux-dits, rencontrant de loin en loin une maison d'où filtre sous le volet quelque lueur de télé, granges obscures et frileuses épaisseurs végétales, on éprouve sans mal l'impression de toucher à ce que l'on nomme la France périphérique, habitat épars et ruralité plus ou moins conforme à l'imagerie scolaire ou du livre de jeunesse, hameaux éteints, forêts peureuses trouées de clairières lugubres, paluds peuplés de roseaux, départ d'un chemin entravé de fossés filant vers un lopin plus reculé entrevu avec crainte, quelque chose d'inamical, bientôt menaçant – que n'ai-je refait le plein tant que j'étais encore sur l'autoroute, m'inquiétai-je au vu de mon niveau d'essence, si je tombais en panne dans ce désert ? Désert, il ne l'est que de notre seul point de vue, par mépris d'un monde repoussé aux confins des centralités urbaines, de nous aussi inconnu que les provinces de l'Ancien Régime l'étaient aux monarques visitant parfois l'étendue ignorée de leur royaume. Même ignorance actuelle dédaigne ces régions comme si y séjourner était descendre la marche d'une relégation dont le frisson touristique escompté satisfait mal le besoin d'éloignement – de soi plus que de la centralité – et ne guérit en rien le mal-être des mégapoles folles, malades de leur croissance anarchique et de leur déprime consumériste, cibles idéales pour le barbare du terrorisme de guerre – carnage à Nice en juillet dernier, état d'urgence prorogé, troufions surarmés dans les rues, le RER et dans les gares –, mais je ne fuis rien de tout cela en venant dans ce coin perdu du Médoc profond. Je n'y cherche pas un refuge, l'exil ou le dépaysement, ni même ventiler mes poumons ou mes neurones au grand air des plages : j'y viens dans l'unique intention de liquider la cause d'emmerdements maximum qu'est la maison de Mme Dhal, et basta – pourvu qu'il me reste assez d'essence pour arriver à Illian City, me répétais-je en traversant les marais

éventrés d'étangs et les landes de pins maritimes, le soir tombant gagnait de ses ombres torves le paysage bas endormi dans sa léthargie dominicale ; les dernières voitures croisées avaient allumé leurs feux de position, moi de même.

Une fois quitté le dernier bourg, l'embranchement me mit sur le routin à voie unique qui taille droit dans la pinède. Bien que le pays soit aussi plat que la main il me semblait vraiment gravir une pente vers l'horizon de ciel encore clair au-dessus des noirceurs forestières, irradiant une irréaliste aquarelle lavande striée mandarine – plus que huit ou dix kilomètres, m'encourageai-je, feignant sans scrupules la limitation de vitesse, pied au plancher sur l'étroit ruban bordé de bruyères et de fougères, cerné du hérissément altier des pins maritimes qui annonce l'approche de l'océan, j'allais enfin arriver à Illian. Jadis petite station de cure pour enfants tuberculeux ou rachitiques, puis pour blessés du poumon de la Grande Guerre, attirant quelques pensions de famille et commerces d'agrément. Le sanatorium périlclitant, une petite usine de la cellulose du pin s'y était établie, dont l'odeur détestable n'avait pas rebuté les campeurs des premiers congés payés, retraités ou amateurs de bord de mer qui s'y bricolaient de modestes villas de plaisance, mais en jalonnant la côte atlantique de ses bunkers l'opération Todt avait chassé cette population saisonnière, déserté les environs, même le sanatorium converti après-guerre en colonie de vacances avait fermé ; le patelin était retombé à son étiage d'antan.

Quand tout au long de la côte la moindre station balnéaire cumulait les subventions, investissait avec frénésie dans le béton de front de mer et les campings, multipliait festivals et attractions, le village d'Illian s'était étioilé : à ce jour, deux cents habitants tout au plus, faute d'une impulsion du maire, le même reconduit durant vingt-cinq ans ; pour son inertie remarquable sans doute. Sa merveilleuse faculté de ne rien changer dans sa commune devait bien, d'une manière ou d'une autre, convenir à ses administrés vieillissants, languissants, résignés à sa politique du *statu quo*, satisfaits de végéter dans leur coin et s'accommodant que le premier bourg d'importance fût à plus de quinze kilomètres de là ; sûr qu'à eux il fallait une voiture, ou celle d'un

voisin en dépannage mais, au fond, peut-être les habitants d'Illian City étaient-ils très sages de n'avoir bougé d'un orteil dans leur retraite confite au lieu d'adhérer au tourisme à marche forcée. À mon dernier séjour, la coiffeuse avait fermé boutique, *idem* le boulanger, la Banque postale. De commerce, ne subsistait que la supérette-bar-tabac-presse – la régionale exclusivement. Ayant annexé l'ancien café voisin du Bel Ami, le magasin monopolisait tous les services à la fois : épicerie & primeurs, débit de boissons, tripot de belote, point de vente des jeux de tirage et de grattage, assurant le dépôt de pain, de blanchisserie à l'occasion, il fournissait aussi bombonnes de gaz, petit matériel de quincaillerie, de droguerie et de mercerie, attirail de plage fané de l'été précédent mais, comme je m'y attendais, en ce dimanche soir pas un néon ne veillait derrière ses vitres et sa grille de sécurité. La rue principale, modestement baptisée avenue de la Plage, était plongée dans la quasi-obscurité, seuls deux chiches lampadaires en tulipe éclairaient les plus anciennes façades du centre, le reste du village absorbé par la grisaille louche ; à croire que je venais d'atteindre l'une de ces villes fantômes de l'Ouest américain oubliées dans un ailleurs de légende.

Passé les dernières maisons, j'attaquai le tronçon qui monte derrière le cordon dunaire où ne poussent plus que plants d'oyats, d'ajoncs et de panicauts, dont mes phares balayaient les touffes hirsutes au passage avec, en contrebas, l'étendue des pins maritimes, de jour toison éternellement verte, à cette heure-ci moutonnement confus sous le ciel balaféré de nuages. Enfin parut la maison de Mme Dhal plantée seulette au sommet de l'éminence, au-delà de laquelle la route, épousant un affaissement de la dune, redescend vers l'arrière-pays de forêt. Bien que prévenue, je me laissai surprendre cette fois encore en voyant derrière mon pare-brise son insolite allure de cottage, découpant en ombre chinoise sa silhouette anachronique contre la clarté mourante du soir, avec sa façade de brique et de bois délavés, ornée de bow-windows à l'étage, son toit de tuiles bordé de lambrequins ajourés, rongés par le sel et le vent – la vision surgit du crâne cabossé d'un énorme fossile aux orbites creuses émergeant du sable, ce genre d'image horrifique qui fait

rire au cinéma – cela me fit donc rire : c’est vraiment de cette ruine dont tu es la proprio, bravo ma fille !

J’eus malgré tout un pincement d’appréhension pour ce qu’elle me réservait de mauvaises surprises d’être restée si longtemps fermée, d’avoir subi les outrages de mes locataires indélicats, bourrelée d’un remords tardif pour mon antipathie chronique envers la pauvre demeure solitaire, pour ma négligence et mon intention coupable de la bazarder comme un encombrant. C’est pourtant tout juste ce que tu viens faire ici en ce soir d’automne, admis-je en coupant le moteur, la gorge serrée d’une émotion subite. Et, pour réfréner ce stupide accès sentimental, je m’exhortai à dénigrer son style soulacais abâtardi d’emprunts aux coquetteries victoriennes de Brighton, ce cachet british dont se piquent certaines villas du Sud-Ouest atlantique. Sans omettre le palmier anémique qui la flanque, comme tout jardin de Gironde s’en pare, sans doute en souvenir ému de son si fructueux commerce colonial.

Ragaillardie par ma petite vindicte, je descendis de voiture. Sitôt giflée par le vent du large, assaillie par l’odeur saline et la clameur de l’océan invisible sous la dune, augmentée du grondement de la forêt continûment brassée ; chaque fois j’oublie l’ampleur de cette énorme contrebasse. Il faut plusieurs jours pour que mon tympan s’accoutume à ce bruit de fond plus entêtant que celui cacophonique des villes, parvienne à mettre une sourdine au vacarme mêlé de la mer et du vent, et je ne sais quoi de plus turbulent réverbéré de profondeurs sous-marines m’emplissant d’une torpeur qui, loin d’engourdir l’esprit, me met en alerte pour y résister, aiguise sensations et pensées importunes jusque dans le sommeil. Je me préparai à cette adaptation pénible tout en vidant le coffre de mon petit bagage, duvet compris, et me voilà montant bravement vers la façade morte, longeant l’ancien apprentis ensablé prenant du gîte, qui jadis abritait la carcasse d’une barque, me souvins-je – quel original avait pu tirer jusque-là pareille embarcation, totalement inadaptée à un littoral sans môle ni port de pêche. Lubie d’étranger aux mœurs locales – peut-être le défunt mari de Mme Dhal, dont le nom nordique avait pu vaguement m’intriguer – ou bien me rappeler l’auteur de mes livres enfantins ?

Quoi qu'il en soit, un jour d'humeur pyromane, j'avais fini par faire un bûcher du tas vermoulu de sa barque et par tout brûler d'une grosse flambée : dans le sable et un jour sans vent, on ne prend pas grand risque, m'étais-je enhardie. Sauf celui de se signaler jusqu'au village d'une fumée irrégulière : l'indébou-lonnable maire s'était propulsé d'un coup de mobylette jusqu'à la dune pour me rappeler que, à moins de deux cents mètres de la pinède, tout feu est interdit, une seule étincelle peut déclencher un incendie catastrophique sur des hectares : que je ne vous y reprenne pas, ou je vous verbalise. Étrangère, je l'étais autant que feu M. Dhal, comment l'aurais-je ignoré ?

J'eus plus encore l'impression de l'être en enfilant ma clé dans la serrure, aussi décatie que la maison – espérons qu'elle n'a pas trop rouillé –, or l'agent immobilier avait dû la huiler car le pan-leton tourna sans mal. Ce qui ne m'évita pas le sentiment déplai-sant de m'introduire en cambrioleuse dans cet intérieur confiné, dont dès le seuil l'odeur de poussière me prit aux sinus, relents de cendre froide, d'humidité et de moisissure stagnant dans la pénombre. Pas complète cependant, trouée à l'autre extrémité de la pièce par le rectangle de la baie ouverte à l'océan. D'un gris-bleu dense et miroitant qui profilait la masse des meubles, mouillait d'une flaque l'antique carrelage en biseaux, accrochait des reflets glauques aux cadres, aux miroirs du séjour-cuisine traversant le rez-de-chaussée, guère compliqué d'innovations depuis dix ans mais peuplé d'obstacles indistincts avec ses pans brisés, ses recoins bouchés d'ombre, que je contournai prudemment pour atteindre le disjoncteur. Déjà en fonction constatai-je du doigt, à ma vive contrariété : voilà comment mon zélé petit agent s'occupe de la maison que je confie à ses soins. S'il a laissé l'électricité en marche, cet abruti aura-t-il seulement purgé le circuit d'eau comme convenu ? Comme nécessaire en prévision de températures sous zéro, pas si fréquentes par ici, d'accord, mais il suffit d'une fois pour que les canalisations éclatent : pour négliger ces précautions, que cet animal sait-il si je viendrai ou non de l'hiver quand je l'ignore moi-même ?

J'eus à peine à palper le mur pour trouver le premier inter-rupteur à ma portée que la lumière fut. Que jaillit la lumière des trois lampes en batterie, illuminant crûment la pièce, espaçant

murs et plafonds à l'équerre, rendant leurs couleurs et leur aspect normal aux objets et rejetant la nuit derrière les vitres. Éblouie, je clignai des yeux avant qu'un coup d'œil circulaire ne m'informe du méfait : canettes de bière sur la table basse, pochon de popcorns entamé, un autre de chips, chiffonné, pot de confiture vide, des miettes partout, peau de saucisson, mégots dans mon cendrier et, dans l'évier, un de mes mugs aux armoiries de Soulac-sur-Mer, même pas rincé, beurk. Du café, du thé ? Du thé. Le sachet ratatiné gisait avec deux confrères dans un petit sac plastique en poubelle d'appoint accrochée à la poignée d'un placard. Même si en étaient seuls fautifs les ouvriers venus réparer les petits dégâts de mes locataires, j'enregistrai les faits pour en faire le lendemain la liste courroucée au délinquant en chef – comment s'appelle-t-il déjà ? Cependant bras et jambes rompus, déjà vaincue par un fatalisme rampant : torts partagés, me disais-je, sans grande conviction, moi de ne l'avoir pas prévenu, lui de sa légèreté. Tout cela ayant au moins de positif que ma décision, encore flottante à ma descente de voiture, l'emportait enfin de renoncer à l'absurde possession d'une maison qu'on n'habite pas.

Une fois expédiés les dégoûtants détritrus dans la poubelle improvisée, cette fois carrément assommée de fatigue, sans faim pour mon en-cas d'autoroute, probablement rassis, un début de migraine, je renonçai à vider mon sac de voyage et à me préparer un lit dans la chambre humide à l'étage, découragée rien que d'y penser, même de faire une toilette sommaire. Puisque le cumulus est resté branché, j'aurai au moins de l'eau chaude demain matin, estimai-je, dans l'immédiat camper me suffisait – mais qu'est-ce que je fais ici, me demandais-je encore et comme chaque fois que j'arrivais chez Mme Dhal – ah, suffit cette rengaine ! Je vidai ma bouteille d'eau tiédasse, envoyai valser mes Converse et jetai mon sac de couchage sur le divan puis, ayant émis une rafale d'éternuements – allergie à la poussière, à la maison ? –, j'éteignis la lumière et me pelotonnai en chien de fusil dans le cocon de chaleur. Tournée vers le mur, je rabattis le sac de couchage sur ma tête pour assourdir le grondement incessant d'océan, son brame dément de *RAWHAMM*

et *OUAhwamOUhoum*, trouvant dans sa moelleuse obscurité un rempart contre celle, sinistre, de la nuit, à ma propre odeur réconfort intime contre celles, hostiles, de la maison inhabitée – ou des jean-foutre qui avaient laissé les lieux en cet état crasseux. Ce petit attentat privatif réveillerait-il un sens de la propriété qui te fait défaut ? Il est bien temps que tu t'en avises, me disais-je, gagnée par le détestable esprit de l'autopunition : tu as ce que tu mérites de t'être lancée tête baissée, et sans prévenir personne, dans ce voyage qu'aucune urgence ne dictait.

Rien, sauf la venue de l'automne.

Sauf cette saison qui, chaque année, ramène les anniversaires insidieux de tant d'épisodes de ma vie qui lui sont liés. Dans l'ensommeillement que je cherchais en serrant très fort les paupières ce n'étaient que flaques sur un chemin de vignes vendangées, fougères rousses poudrées de bruine, dont les nervures dessinent au pinceau délicat un écureuil hésitant entre deux châtaignes – l'une déjà ouverte, l'autre dans sa bogue –, contre-allée aux feuilles mortes où m'attend quelqu'un sous un parapluie, pages d'un carnet éparpillées par le vent, la silhouette de M. Chabert s'éloignant dans mon rétroviseur à la lumière du soir et j'avais la sensation que d'entre ces déchirures optiques, éteintes sitôt qu'apparues mais jetant entre elles des éclairages obliques, certaines avaient eu une incidence durable sur ma vie, l'avaient même désorientée – incapable d'y penser vraiment, de convoquer plus précis souvenirs que fils rompus d'une toile d'araignée tissée d'un coin à l'autre de ma mémoire, perdus dans l'étrange tissage d'un sable mental fourmillant d'éclats punctiformes – comment l'écureuil décide-t-il quelle châtaigne il désire grignoter, dans l'irrésolution chacune garde son secret, de chair offerte, de chair refusée, des deux secrets lequel choisir qui ne dévalue l'autre, ne le confisque ? N'en pas décider est la lumineuse leçon de ce petit dessin, m'avait appris M. Yoshi du temps où nous vivions ensemble, là réside le secret qu'enseigne le peintre de la Chine ancienne : il faut accueillir le doute et l'indécision sans crainte, la perte n'est pas où nous le croyons – pourquoi l'ai-je perdu ? L'ai-je quitté ou est-ce lui qui sans se retourner s'éloigne sous son parapluie dans le tournoiement des feuilles fuyantes d'automne de la contre-allée, ou bien est-ce

moi qui m'éloigne dans le rétroviseur embrumé de pluie ou de larmes, moi qui marche aveugle dans la forêt nocturne, si absolument noire qu'yeux ouverts ou fermés sont la même chose et, de nouveau, la lumière fut.

Stridence électrique, bourrasque de vent s'engouffrant par la porte ouverte, sur le seuil de laquelle M. Yoshi se tenait, son fantôme en personne, étais-je réveillée ou mon rêve continuait-il, yeux grands ouverts ou fermés mais, mais quelle heure est-il ? protestai-je – pour moi plus que pour l'apparition, pas vraiment surprise, ou surprise de l'être si peu.

— Alors c'est à toi, le char là-dehors ? s'offusquait le revenant.

Refermant la porte, s'égouttant sur le carreau et, se retournant, silhouette caparaçonnée de cuir :

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? me lança-t-il.

À cette dernière question, scandaleuse, debout d'un sursaut et, bien qu'encore groggy, soulevée de colère ; à proportion de ma peur. Peur blanche de cet inconnu, tout ce qu'il y avait d'incarné, de probant – et de tutoyant –, enfin un type en chair et en os dégoulinant avec sac à dos, casque de moto à visière et mentonnière qui, pleine nuit, plein sommeil, entraît chez moi comme chez lui. Ce qui n'empêchait pas, de manière dissidente, mon sens du ridicule de prendre le pas pour que, par ses yeux, je me voie dans ma posture stupide au milieu de la pièce, entravée dans mon duvet, en pull et petite culotte, dressée vacillante sur mes pieds nus, cheveux en bataille, sans autre défense que mon indignation. Non feinte, mais je récupérais vite car lui, planté sur le seuil, apparemment aussi choqué, aussi outré que moi, coïncant son casque guerrier sous le coude, écarquillait autant que possible ses yeux un peu plissés. Ou plutôt la paupière bridée d'un arc recouvrant, trait japonais, notai-je sans étonnement, même s'il n'était, non il ne pouvait être M. Yoshi comme, tout compte fait, j'aurais trouvé plus normal qu'il le fût au lieu de ce loubard vaguement eurasiate, ou en cultivant le genre, surgissant à... minuit moins le quart, vérifiai-je à ma montre. Tout en cherchant à identifier son accent agaçant, si vous me disiez ce que vous-même faites chez moi ? m'efforçai-je de rétorquer du ton le plus équanime. Qui ne m'est pourtant pas naturel.

— Ah, s’esclaffa-t-il, étouffant un fou rire nerveux et se déchargeant enfin de son sac, tu m’as fait peur : je t’ai prise pour un squatter !

— Je suis la propriétaire, déclarai-je, sottement drapée dans ma dignité à peine retrouvée, renfilant mon jean en vitesse – voyons, voyons, quel est ce quiproquo, plaisantai-je de mon mieux, sentant que la situation tournait à mon avantage.

Que le jeune Dark Vador, encore que musclé, athlétique, paraissait dénué de mauvaises intentions, plutôt déconfit, secouant son blouson trempé pour se donner une contenance, tapant des pieds sur le paillason, quelle flotte ! s’excusait-il. Alors seulement j’entendis la pluie. Son fouet cinglant la vitre, quel boucan les grands pans de pluie cognant le toit, cognant les murs d’un déluge d’eau emplissant soudain mes oreilles de son bruit mugissant, rugissement océanique venu de si loin au large submerger la dune, les terres, la forêt – moi, c’est Joe. Déclinait-il en posant son casque par terre. Dégrafant la fermeture éclair de son gilet, puis de ses bottes trempées, restant en tee-shirt et chaussettes, sur le paillason toujours, maintenant interdit et ne sachant plus comment se tirer d’affaire.

— Salut, Joe. Achève donc d’entrer, mon garçon, moi c’est Marraine et pas de problème : on se tutoie si tu veux, ironisai-je, tout à fait remise d’aplomb.

C’est un candidat à la location hors saison qu’a recruté mon facétieux agent immobilier, calculais-je, voilà que s’expliquent les reliefs de pique-nique, les mégots et le petit sac poubelle.

Mais ce n’était pas cela, pas du tout, m’expliquait-il plus tard alors qu’affalés sur le divan nous devisions en faisant connaissance, et il pouvait bien pleuvoir à verse, venter dehors à tous les diables, une vaillante flambée pétillait dans la cheminée, calés contre les coussins nous sirotions dans des verres à moutarde le cognac que Joe avait rapporté de sa virée à la pointe de Grave. Il avait acheté son flacon à une boutique du quai qui restait ouverte tard le soir, une sorte de guinguette à terrasse bâchée de plastique, étoiles de mer et coquillages en guirlande décorative, où il avait dîné en compagnie de deux motards belges juste débarqués du bac – une Indian et une Henderson –, qui

taillaient cool leur route vers le Pays basque, avec qui il avait jaser tourisme et mécanique en dégustant huîtres de Marennes, crevettes de l'estuaire à l'anis et panse de porc aillée – grenier médocain, tu connais ? Arrosés – dégustation gratuite – d'un petit entre-deux-mers frais à point. Ils espéraient que la pluie cesserait durant leurs agapes, mais cela n'avait fait qu'empirer. Les deux Belges avaient foncé dans la nuit vers leur chambre d'hôtes à Soulac, Joe s'était replié à Illian à petite vitesse. Sous les trombes d'eau, mieux vaut y aller mollo à moto, même si la mienne est une Suzuki haut de gamme, disait-il, je l'ai louée à Toulouse.

De notre conversation tard dans la nuit je ne sais plus dans quel ordre elle s'est déroulée, a dérivé, comment de fil en aiguille nous avons fait connaissance, autant qu'il l'est possible à deux étrangers en aussi fantasque circonstance, apprivoisant peu à peu la relation, chacun y mettant du sien pour se rendre, sinon aimable, du moins abattre chez l'autre les préventions et se donner mutuellement des gages de sociabilité. Le premier geste d'approche étant d'allumer un feu ensemble, rituel qui doit remonter au fond des âges pour sceller le pacte de non-agressivité réciproque. Il restait de mon dernier passage suffisamment de bois bien sec pour lancer une flambée, ce qui donna lieu à des considérations savantes sur l'art de bâtir un feu, le sien enseigné par son grand-père entraîné à la vie rustique, un moyen de survie dont les zurbains pourraient bien avoir besoin dans un temps pas si lointain, disait-il, très vite à l'aise et spontanément disert.

— Alors comme ça tu t'appelles Maren ? C'est un nom sympa, me félicitait-il en disposant les bûches comme s'il était chez lui. J'en ai connu une à la fac, danoise je crois, c'est ton cas ?

— Pas vraiment, éludai-je sur la défensive.

Aucune envie de corriger son équivoque sur le nom de Maren, de lui donner l'impression de fraterniser, et absolument rien ne m'obligeait à héberger ce zigoto débarqué chez moi sans crier gare, mais pouvais-je le chasser, le jeter à la nuit sous la pluie battante pour se dénicher, à cette heure indue, une chambre dans quelque B & B comme ses copains motards ? Pouvais-je faire autrement que contre mauvaise fortune bon cœur et, en ce

genre de situation, j'ai plutôt bon cœur, assez encline à accueillir le hasard d'une relation, à la rechercher parfois.

D'ailleurs, une fois passée la commotion de sa survenue, je trouvais finalement assez amusant que mon expédition en solitaire me procurât cette compagnie inopinée, d'autant que le nouveau venu avait de quoi m'intriguer. La rencontre me tente, pour peu que mon intuition, mon humeur du moment s'y prêtent, que l'autre ait l'air disposé à entamer l'échange, or mon hôte semblait avoir hâte de se faire pardonner son irruption nocturne, de rattraper son *impair*, disait-il, si touchant que j'étais curieuse de voir comment il s'en tirerait puisqu'il avait l'air tenté de "jaser" avec le premier venu ; et prêter l'oreille aussi me tente. De ce côté-là je suis prêteuse, ce n'est pas mon moindre défaut mais pas plus que le prêt l'écoute n'est gratuite, il faut être bien crédule ou imprudent pour croire qu'elle cède son avance sans en espérer revenu, quel marché de dupes. Se fier à l'oreille inconnue semble sans conséquence, autant en emporte-t-elle comme le vent, mais savons-nous dans laquelle tombent l'information, l'aveu, le récit, pour les livrer sans frein à son écoute ; Joe ferait mieux de se demander pourquoi je m'attache tant à entendre son histoire, quand il ignore tout de la mienne.

Dans quel danger se mettait-il, dans lequel me mettait-il tandis que je le laissais raconter, lui rendant si peu la réplique qu'il aurait dû s'en étonner, mais combien de fois ai-je observé que dans ces cas-là le silence, loin d'inquiéter celui qui s'épanche, l'encourage au contraire. Ce premier soir-là, j'ai entendu de Joe plus que je n'en demandais, pourtant je ne demandais ni n'attendais rien de cet inconnu tombé en pleine nuit dans mon sommeil encombré de réminiscences, ou bien mon rêve l'annonçait et je le connaissais déjà, marchant vers moi de si loin dans la forêt nocturne de ma vie pour cogner son front au mien, je l'ai laissé s'avancer et venir à moi, me dire en toute obscurité ce que je n'aurais pas dû entendre.

Non je ne me rappelle pas la manière dont notre conversation a dérivé, seulement qu'au-delà du halo de la flambée nous étions environnés du goudron de la nuit plaqué aux vitres, de l'énorme remuement des éléments déchaînés dehors et malmenant la

vieille maison, le tympan assourdi par cette clameur continue qui endort et alerte à la fois, aiguise paradoxalement l'attention à des bruits mineurs inaperçus dans plus grand silence. Je me rappelle qu'au moins au début, plus qu'à ses paroles, j'étais attentive à sa voix, d'abord forcée à un certain volume pour dominer le bruit de fond puis, tranquilisé par l'attention que je lui portais, il avait vite adopté un registre plus confidentiel. Cependant d'une vivacité stimulante, emporté par la conviction qu'il mettait à son récit, la première chose, je crois, est qu'il répondit à ma question concernant son accent indéfinissable.

— Ah ! cela s'entend donc encore, feignait-il de le déplorer, j'aime à croire qu'il n'en reste pas trop de swing mais les Français le remarquent toujours. Les Québécois perdent pourtant pas mal de leur vieux parler, et puis j'ai tout de même passé ces dernières années à Arles et à Toulouse, tu n'entends rien du méridional ? J'attrape les accents comme d'autres le rhume des foins.

Joe était donc ressortissant de la Belle Province, que n'avais-je reconnu d'emblée l'intonation pourtant familière à mon oreille – certes très panachée de méridional comme il s'en targuait –, en particulier ce tutoiement spontané, à la bonne franquette, dont sont coutumiers ses habitants. Cependant, québécois, il ne l'était pas du pur sucre d'érable. Il n'était pas du Gagnon, du Tremblay ou du Levesque de bonne souche : son nom de Naruse carillonnait tout de suite son pedigree nippon sans besoin de le vérifier sur sa photo de passeport. L'origine en était son grand-père venu bûcheronner dans les forêts du Nord de Montréal où il avait vécu à l'ancienne, en authentique homme des bois dans sa cabane en rondins – avec des écurieux sur le seuil, moquait-il gentiment, mettant des guillemets de ses doigts parce que c'était une expression empruntée à son père – lequel avait fini par lui montrer un jour la fameuse cabane du vieux – en ruine –, où lui et ses frères et sœur étaient venus au monde – plus deux mort-nés – mais, reprenait Joe sans perdre son fil, plaisait beaucoup aux curés que ce Jap s'acclimate humblement aux mœurs locales, surtout qu'il soit baptisé et non mécréant comme trop de ses semblables.

Catholique, il l'était du fait qu'il avait été éduqué chez les jésuites à Niigata : dès le *xvi^e* siècle leurs missionnaires portugais

évangélicisaient l'île et quoique traqués, écorchés, empalés, ces bons apôtres avaient catéché des populations entières, jusqu'à ce Ischiro-Jean Naruse héritier de dix générations de convertis à la foi chrétienne – pas vraiment en odeur de sainteté chez shintoïstes et bouddhistes –, de surcroît tellement las de persécutions, de restrictions, et de se terrer épouvanté sous les bombardements yankees, qu'il avait profité de la reddition japonaise pour émigrer avec sa jeune épouse, chez les vainqueurs aurait-il préféré, mais refoulé dès que débarqué à Seattle – là non plus pas très en odeur de sainteté à cause de l'attaque de Pearl Harbour –, il avait piqué au nord vers le Canada, plus hospitalier apparemment bien que glacial. Y avait appris en vitesse à abattre les sapins et à gaffer les trains de grumes sur les rivières. À ce métier de draveur, le sien de typographe ne le préparait guère, mais sait-on quels talents l'on se découvre dans l'adversité. En quête d'un sort meilleur, ils avaient progressé vers l'est, toujours plus à l'est, or la forêt se raréfiait dans les lugubres et vastes plaines à céréales : les fermiers n'y avaient pas besoin de forestier, pas davantage leurs bourgades perdues d'un typographe. Lui ne trouvait à s'embaucher que comme cuistot ou à la plonge d'un *road store*, elle dans des blanchisseries chinoises, alors leur exil s'était poursuivi vers l'est – ne me demande pas si en stop, en bus ou en train –, ils avaient fini par atteindre la forêt des Laurentides.

Une région où sa neuve compétence de bûcheron trouvait enfin à s'exploiter car, par chance, l'on y perçait alors la route 175. La Compagnie manquait de personnel pour dégager des arbres en quantité sur ce tracé qui suit grosso modo l'ancien *chemin des Jésuites* – d'entendre ce nom riant, Ischiro-Jean s'était presque cru revenu chez lui car, ici aussi, les bons pères avaient évangélisé à bras raccourcis, bâti leurs missions près des postes de traite où, jusqu'au lac Saint-Jean, les trappeurs occupaient les pistes empruntées aux Hurons et aux Montagnais. En avait-il fréquenté de ces Peaux-Rouges, ou prétendus tels – en fait pas plus rouges que lui jaune –, de pauvres bougres s'échinant sur le chantier, abêtis de misère pire que la sienne d'immigrant. D'ailleurs, les ingénieurs et les contremâîtres les confondaient tous : Japs, Niaks, Chintoks ou Indiens, pour eux c'était même